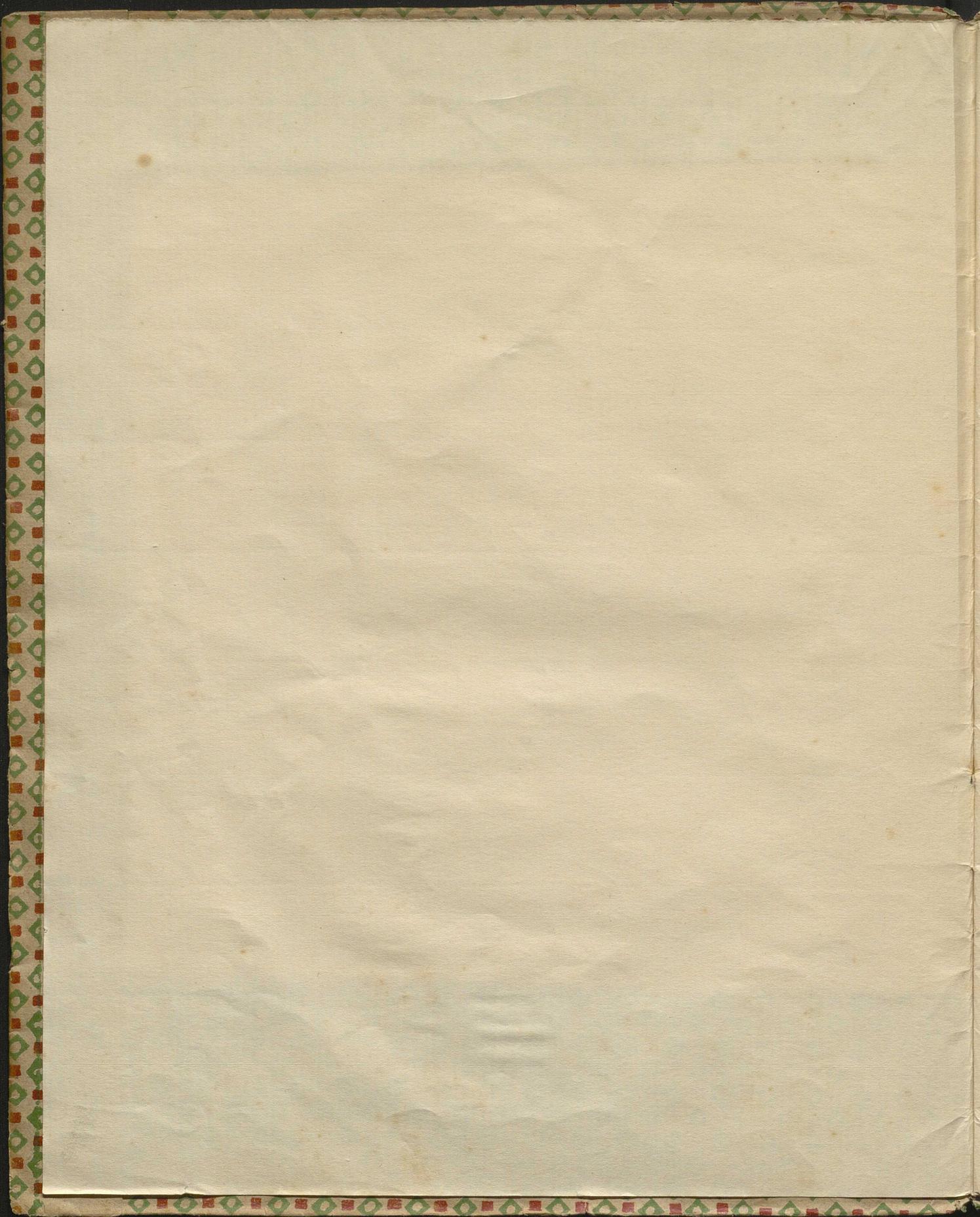


LA CHRONIQUE
DES ANS DE
L'ÉPIQUE



CHATEAU DE LOURMARIN
FONDATION ROBERT LAURENT-VIBERT

**LA CHRONIQUE
DES AMIS DE
LOURMARIN**

ANNÉES MCMXXX-XXXI



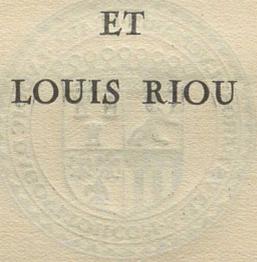
Bulletin annuel de la Société des Amis
de Lourmarin — N° 1

AU CHATEAU DE LOURMARIN (VAUCLUSE)

CHATEAU DE L'OURMARRIN
FONDATION ROBERT LAURENT-VIBERT

LA CHRONIQUE
DES AMIS DE
L'OURMARRIN

LES BANDEAUX
ET
LES CULS DE LAMPE
ONT ÉTÉ DESSINÉS ET GRAVÉS
PAR
PIERRE GIRIEUD, HENRI PACON

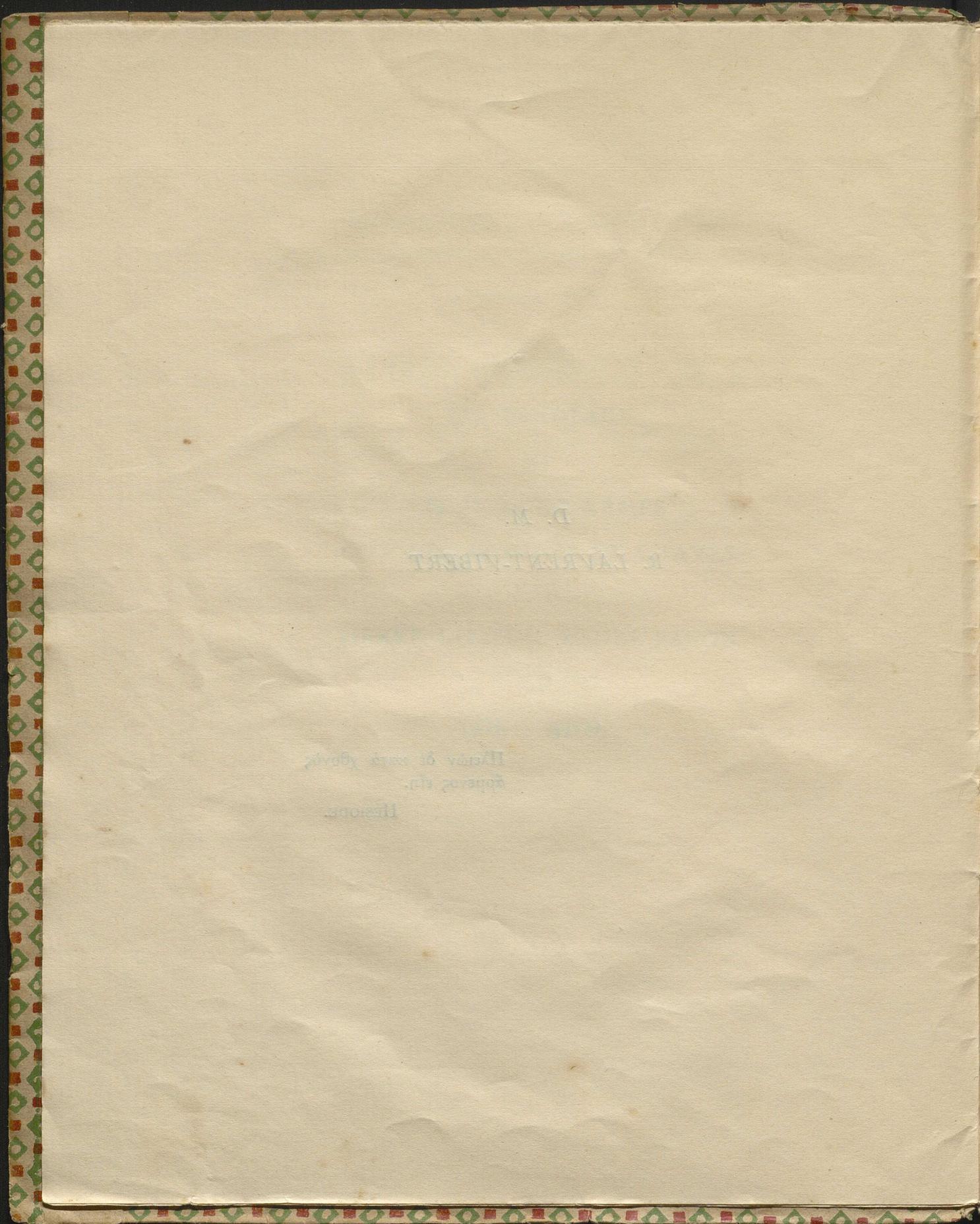


Bulletin annuel de la Société des Amis
de L'ourmarin - N° 1
AU CHATEAU DE L'OURMARRIN (VAUGLUSE)

D. M.
R. LAVRENT-VIBERT

Πλειὼν δὲ κατὰ χθονὸς
ἄρμενος εἶη.

HESIODE.



D. M.
R. LAURENT-VIBERT

Il est de nos jours
répété en
littérature



CECI devrait commencer comme un conte de fées :

« Il y avait, une fois, un beau pays et, dans ce beau pays, un beau château..... »

Car c'est bien un conte de fées.

Le pays, c'est au fond une grande et grosse montagne de Provence qu'on appelle le Luberon. Rien qu'à la voir, de loin, avec son dos tout rond et ses flancs que le Bon Dieu en personne a modelés, alors que la terre, toute chaude, fumait encore dans la paume de sa main droite, on se dit qu'il doit y faire bon vivre. Car elle est chargée de lauriers, de chênes-truffiers, de buis et de pinèdes toutes noires. A travers leurs feuillages sombres sont tombés, çà et là, au petit bonheur, jas, bastides et bastidons, tantôt blancs, tantôt dorés, qui se sont arrangés entre eux pour avoir, chacun, son grand cyprès devant la porte, une source d'eau claire et un bout de terrain tout rouge où se cramponnent des oliviers trapus. Quelquefois, entre deux tuiles, un filet de fumée s'élève à la pointe du toit. C'est une jolie petite fumée qui embaume la résine ou le genévrier et qui, par conséquent,

est aussi plaisante à sentir qu'à regarder. Quand on l'aperçoit, de la plaine, droite et bleue, juste à la bouche d'un vallon, on ne tient plus en place, on prend un bâton et on file. Et alors, je vous jure qu'on n'a pas à regretter deux bonnes heures de marche, car, dès qu'on a posé le pied sur les racines de la montagne, que ce soit vers « Gerbaut », au « Jas des chèvres », ou au dessus de la fontaine du Centaure, on n'a plus qu'à ouvrir les yeux, le nez et les oreilles.

Ce qu'on voit, c'est d'abord la Durance qui allonge un immense bras d'argent, dans le fond de la plaine au milieu de ses oseraies et qui, tout en caressant les collines de la Trévaresse, baigne des abbayes, comme Silvacane, des villages ensevelis dans les feuillages, comme la Roque d'Anthéron, et des cultures, les plus riches cultures du Comtat. Par delà pointent les Alpilles, toutes bleues, toutes dentelées, de telle sorte qu'il ne manque pas, à l'horizon, ce qu'il y a peut-être de plus beau en Provence.....

Et voilà pour les yeux.

Quant au nez, il est à la fête, car il suffit de faire un pas pour écraser des touffes d'herbes aromatiques gonflées de suc, qui aussitôt vous assaillent de leurs parfums sauvages. Là s'accrochent au sol, en rudes touffes grises, bleues, violettes, le thym, la sarriette (ou pèbre d'ai), la lavande, l'aspic, le fenouil et le genêt, qui forment de véritables taillis d'or où se nourrissent les Abeilles. Ces abeilles, elles dansent, elles bourdonnent, l'alouette chante, la perdrix, la caille, la grive s'appellent d'un buisson à l'autre, et il n'y a pas de vallon où l'on n'entende tinter quelque clarine, surtout pendant les nuits d'été, quand les troupeaux profitent de la fraîcheur et d'une belle lune, pour aller brouter l'angélique et la camomille, sur quelque pente déserte, cependant que le vieux berger, selon la coutume de ses pères, contemple les planètes.

Après cela, vous ne douterez pas que l'intérieur de la montagne soit peuplé de vieilles chapelles, d'oratoires, de châteaux abandonnés, de bergeries grandes comme des monastères, de grottes qui se perdent Dieu sait où, de fontaines issues dans le fond d'un ravin, entre deux chênes, et de bois touffus où s'abritent encore, le renard, le blaireau, la fouine et le sanglier solitaire.

Tel est le Luberon.

Naturellement, comme toutes les vieilles montagnes creusées de combes, de ravins, de cavernes, il a une fameuse histoire. Je vous la raconterai quelque jour. Qu'il vous suffise de savoir, pour l'instant, qu'on y rencontre les traces encore fraîches des premiers hommes, que les poètes y placent un campement de Centaures, que les Romains y ont, comme de juste, enfoncé une de leurs routes, que les moines y ont bâti des ermitages, que des brigands y avaient établi leurs repaires, qu'on y trouve une forteresse plus grande et aussi formidable que l'acropole de Mycènes, que l'on s'y est épié, poursuivi, détroussé, battu, égorgé, autant et plus qu'en aucun lieu du monde et que, par conséquent, il n'est pas singulier que de puissants seigneurs aient, dans les temps passés, construit un solide château, pour surveiller les avenues de cette montagne farouche, tout près de Lourmarin, à l'entrée du seul défilé qui y pénètre, et par où seulement on pouvait aller jadis de Cadenet, sur la Durance, à la ville gallo-romaine d'Apt, après avoir toutefois promis un beau cierge à Sainte-Anne car, selon le proverbe :

Si tu crains trop tonnerre et tramontane,
Recommande-toi à Sainte-Anne.

Ce château, à le voir de loin, est un rude bloc de pierre, couvert de lierre et fortement accroché à un mamelon. Ceux qui l'ont bâti étaient, selon les chroniqueurs, de puissants sires. On les appelait les d'Agoult, comtes de Sault, et ils possédaient,

paraît-il, en Provence, plus de deux cents demeures fortifiées. Ils plaçaient un loup dans leurs armes, ce qui ne les empêchait pas d'être célèbres pour leur hospitalité. Comme leurs terres de Lourmarin restaient incultes et dépeuplées, ils y appelèrent des Vaudois. Pendant de longues années les Vaudois vécurent là, paisiblement, en parfait accord avec leurs maîtres, défrichant les guérets, asséchant les marécages, agriculteurs, bergers et hérétiques. Car ils étaient hérétiques ; ils l'étaient depuis plusieurs siècles, sans que personne s'en préoccupât. Le Moyen-âge a eu de ces oublis. On laissa donc ces braves gens adorer Dieu à leur façon, jusqu'au jour où Luther commença à faire un beau tapage en Allemagne, tant et si bien que l'écho en parvint, je ne sais trop comment, au cœur de ces montagnes, où nos bons Vaudois crurent sage de faire chorus. Personne ne s'en serait aperçu (les d'Agoult étant d'une tolérance louable), si nos luthériens frais émoulus, n'avaient eu alors des démêlés assez âpres, au sujet de terrains et de pâturages, avec un seigneur très riche, très puissant et qui n'avait pas le cœur tendre, Monsieur d'Oppède, Premier Président du Parlement de Provence. Prenant prétexte de l'hérésie naissante, Monsieur d'Oppède envahit les territoires Vaudois et y massacra tout ce qui lui tomba sous la main. Ce fut le signal d'une lutte acharnée qui, compliquée d'invasions espagnoles, au temps de Charles Quint, livra la contrée aux pires artisans. Le Château fut pris, repris, passa des catholiques aux protestants, tomba dans les mains des Espagnols, brûla, et vit de tels excès, qu'on en fit une complainte. Mistral, trois cents ans plus tard, la savait encore.

Cheveau léger, mon bel ami,
C'est à Lourmarin qu'on s'éventre.....

Mais cela ne dura pas, grâce à Dieu ! et si je le rapporte ici c'est uniquement pour donner quelque pâture aux amateurs de tragique.

Et voilà pour eux ! Pour nous, ce fut un moment de folie, que notre bon Roi Henri IV fit cesser par enchantement avec quelques bons mots et un peu de sagesse. Par malheur, les temps avaient été si durs que le château, négligé de ses maîtres, et passé, par alliances et héritages, aux mains des Lesdiguières, fut livré à des métayers, dès le XVII^e siècle, et, par conséquent, aussitôt envahi par les chèvres, les brebis, les moutons, les mulets, les chevaux, les ânes, les dindons et les poules, puis rafistolé tant bien que mal, transformé en bergerie, magnanerie, grenier, pigeonnier, silo à céréales, découronné de ses défenses et doté d'un toit campagnard. Il fut acquis, dans cet état, par les Bruni de la Tour d'Aigues, et dut son salut, pendant la Révolution, à un syndic de Lourmarin, qui promit aux enragés d'en faire un hospice. Après quoi, il passa en diverses mains et finit par échoir à des bourgeois qui, fatigués de le laisser crouler en paix, jugèrent bon d'en offrir les pierres à qui viendrait les prendre.

En ce temps-là (et ce temps remonte à peine à dix ans), les planchers n'étaient plus que trous béants ; des arbres vigoureux poussaient d'un seul jet dans les chambres ; les rats, les scorpions, les serpents, les chats-huants, les belettes, et autres bêtes de mauvaise compagnie habitaient librement cette vieille bâtisse, où l'on apercevait cependant trois cheminées magnifiques, suspendues, l'une au dessus de l'autre, dans le vide, et où, seul encore intact, un escalier en spirale, assez grand pour donner passage à deux cavaliers arrivant de front, se tordait comme un cep de pierre, sur la hauteur de six étages, vers le ciel.

La nuit, on voyait de grandes lueurs monter à travers les fenêtres délabrées. C'étaient les *Caraques* (1) qui, pour se chauffer, faisaient feux d'enfer dans les tours. Et là, sans doute,

(1) On appelle ainsi, en Provence, les tribus de Bohémiens nomades qui descendent, chaque année, aux Saintes-Maries.

ils ordonnaient des sabbats mystérieux, invoquaient les morts, traçaient sur les murs des signes magiques ou des mots secrets de reconnaissance, préparaient leurs campagnes, proféraient des maléfices et, pour tout dire, mettaient le diable à son aise. Il y avait des soirs où ces feux flambaient si fort que les villageois se disaient entre eux :

Sara per aniue ! Es Cifer qu'a abra lou fiô !...⁽¹⁾

Et ils regardaient les flammèches, attendant l'embrasement de cette vieille carcasse de poutres, de pierres, de gravats, dans l'espoir que les Bohémiens, après l'avoir incendiée, n'y remettraient plus les pieds, tant le voisinage de leurs roulottes, de leurs musiques bizarres, et de leur infernale cuisine, inquiétait le village.

Mais cela ne faisait pas l'affaire d'un homme, maître Bernard, notaire à Lourmarin. Or maître Bernard avait une passion de cœur pour son pauvre château. Il l'avait déjà sauvé une fois de la pioche des démolisseurs, en faisant une belle scène aux débiles possesseurs de cette ruine magnifique. Et maintenant il tremblait qu'une étincelle mît le feu aux charpentes vermoulues. Tout eût flambé en un instant. Aussi, les soirs où cela chauffait trop, prenait-il, le pauvre ! son petit chapeau de feutre noir tout rond (je le lui vois encore) et, à travers les oliviers, il allait, seul, à petit pas, jusqu'à ce repaire que personne, à ces heures-là, n'osait aborder. Ce qu'il y aperçut, ce qu'il y entendit, mériterait bien mieux qu'une mention, car c'étaient réunions de rebouteux, de sorciers, d'envoûteuses et de belles diablesses noires, qui avaient le regard sanglant du Malin au coin de l'œil. D'autres ⁽²⁾ ont dit, mieux que moi, les propos de ces gens de

(1) Ce sera pour cette nuit. C'est Lucifer qui a allumé le feu.

(2) G. Remond, *E cinere Phoenix*.

ténèbres et ce que répondait, à leurs invites, à leurs tentations, à leurs ironies menaçantes, le bon sens de ce simple notaire de village. Toutefois, quand il les quittait, maître Bernard n'avait de cesse qu'il n'allât confier son trouble et rapporter les paroles de ces dangereux Egyptiens à son meilleur ami, le pasteur Noël Vesper, un homme qui, portant visiblement un nom d'étoile, devait, à son sens, être expert en astrologie et autres sciences occultes. Car Lourmarin possédait, depuis plusieurs années, le pasteur le plus merveilleux qu'on pût voir entre les pasteurs. Avec la barbe d'Ezéchiel et l'œil de Saint-Jean l'Apocalyptique il apparaissait déjà à ses ouailles, lorsqu'il tonnait du haut de sa chaire, sous l'aspect d'un prophète possédé par le génie de la véhémence. Or ce Prophète, tout en dressant comme il convient l'oreille vers les anges, ne dédaignait pas cependant de se pencher sur les démons pour combattre leurs syllogismes impeccables. Sa sagesse, il la mettait en proses passionnées, cependant que son cœur alimentait des chants de feu. Par moments, délaissant la double lyre, il prenait des pinceaux et peignait, dans ce paysage de Provence, des ombres sorties du Tartare et des villes imaginaires tombées de quelque haute rêverie. A ce Fougueux, à ce Myste, à cet Interprète de l'Invisible, maître Bernard confiait ses soucis, ses espoirs et faisait le récit de ses visites nocturnes aux ruines. Et le Mage bouleversé, mais confiant (car ce n'est pas un Mage de la Mort, mais un Mage de la Délivrance) parlait d'un avenir meilleur, éloignait l'incendie d'un geste, appelait le secours d'en haut, racontait qu'on avait trouvé un pied de dieu dans la montagne, consultait les signes, traduisait le vol des oiseaux, et annonçait, sans se lasser (comme tout vrai Prophète), un sauveur qui allait surgir à l'improviste et devant qui, toutes frémissantes, les ruines se recomposeraient pierre par pierre.

Maître Bernard, qui était prudent, se laissait cependant

gagner par la chaleur de cette grande âme. Car maître Bernard, en plus de sa prudence, avait l'amour du sol natal, et cet amour, comme tout autre amour, nous fait facilement passer « des enceintes de la raison aux plaines illimitées de l'espérance ».

Aujourd'hui, ce digne homme est mort. Si je l'évoque ici, c'est qu'il a fait sa tâche, il a eu la foi. La fréquentation de la loi et la compagnie des litiges ne dessèchent par forcément un cœur bien né.

Et cette foi n'était point folle, car, un jour, le miracle annoncé eut lieu.

Un soir, on vit déboucher de la combe (mais personne n'y fit attention) une grosse voiture automobile qui arrivait du Nord. Il en sortit un voyageur. C'était un homme corpulent, de haute taille, l'air courageux, ouvert, et qui portait la grande moustache des Gaules.

Ce voyageur s'arrêta devant le château, et, tout émerveillé, il y entra. Par hasard, ce jour-là, il n'y avait point de Caraques, mais on apercevait le ciel, à travers les plafonds et les toits crevés. La lumière était si chaude qu'elle faisait revivre tous les beaux morceaux de pierre sculptée épars dans la maison, corbeaux, corniches, gargouilles où l'on découvre le museau d'un loup, le dos d'une salamandre, les joues gonflées d'un cornemuseux ou une tête de guerrière. Le voyageur resta longtemps dans ce palais abandonné, puis il partit.....

Les Caraques revinrent, les feux se remirent à flamber. Rien ne semblait changé dans l'ordre du destin, et le notaire, qui aimait à faire la conversation, en se promenant à deux pas de chez lui, devant une fontaine, regardait la route où, en dépit des prophéties, le sauveur annoncé s'obstinait à ne point paraître.

Mais voilà-t-il pas qu'un soir on frappe chez lui. C'était un

homme de mine modeste, qui arrivait à bicyclette, couvert de poussière. Sa mise n'annonçait guère la richesse. Toutefois comme il avait la lèvre mince, le nez taillé en lame de couteau, et l'œil rusé, maître Bernard, l'accueillit avec sa prudence coutumière. Or figurez-vous s'il sursauta, notre notaire ! l'étranger voulait acheter le château ! Pas moins !.....

— Ne jouons pas au plus malin, dit maître Bernard ! Pour le compte de qui ?.....

L'autre le regarda. Et il parla. Il parla de ce voyageur qui était passé, à l'insu de tout le monde, quelques jours auparavant. Il voulait le château, il le restaurerait, le meublerait, le rendrait à sa gloire, y ferait quelque chose de grand.

Le notaire ouvrit de grands yeux.....

— Et qui était cet homme de miracle ?...

L'autre le nomma : un industriel, Laurent-Vibert, et aussi un lettré, un archéologue, un ancien Normalien, disciple de l'école de Rome, un historien, un humaniste et finalement, à vrai dire, un poète.

— Et vous ?

— Moi, je ne suis qu'un peintre, répondit le bicycliste, modestement. On m'appelle Martel.

— Hé bien ! conclut le notaire, laissez-moi faire.

Le cycliste parti, maître Bernard courut chez le pasteur et aussitôt une rumeur étrange passa à travers le village :

— On reverra de beaux messieurs, de belles dames..... le château va ressusciter..... des tambourins joueront sur les terrasses.....

Les propos allaient leur train.

Mais l'enchanteur s'était annoncé. Il ne tarda pas à paraître, derrière cet ami, travesti un instant en courrier sans gloire. Et aussitôt tout le pays changea. On vit surgir de la montagne

des chariots portant des pierres, et, de la plaine, des prolonges traînant d'immenses poutres. Un peuple de maçons, de charpentiers, de menuisiers, de forgerons, de puisatiers, de jardiniers, s'empara des ruines, cependant que les Caraques étonnés et proférant des menaces obscures, pliaient bagage. On déblayait, ravalait, étayait, recrépissait, on hissait des traverses, on rabotait des voliges ; les couvreurs couraient sur les toits ; on captait des sources, on creusait des bassins, on plaçait portes, fenêtres, vitres ; des vantaux arrivaient du Maroc et de l'Égypte, des portes accouraient de tous les coins de la Provence ; vases, verres, vaisselles, armoires, bahuts, coffres trouvaient place à travers la maison et, sur deux immenses terrasses déjà animées par les eaux et parfumées par les premières roses, commençaient, dans l'ombre de quelques lauriers, les premiers conseils de l'Amitié. Car l'enchanteur honorait cette Muse par qui, si j'en crois Aristote, les villes sont bâties.

Par malheur, le premier ouvrier de ce premier élan mourut. Charles Martel. Il tomba, un an après les exordes éblouissants du miracle. Mais il avait su imposer déjà à ces restaurations, dont la sobriété se bornait aux ouvrages indispensables, un esprit de soumission au monument qui, depuis lors, est devenu la règle. Ce fut Henri Pacon, qui le remplaça. Le miracle devait continuer. Bientôt d'autres amis arrivèrent, la maison s'emplit de voix joyeuses et, pour la première fois, depuis des siècles, une nuit, on la vit illuminer ses fenêtres, ses portes, ses escaliers, ses corniches, cependant que deux Muses, encore modestes, la Comédie et la Musique, accueillaient, ce soir-là, quelques amis. Fêtes et réunions, conciliabules, études ne tardèrent pas à grandir. Parfois, un voyageur arrivait d'Orient, portant vases persans, tapis de Bokkhara, luths ou théorbes achetés en Chine. Un autre ramenait des nouvelles de Palmyre, un troisième parlait des Antilles..... Des livres s'emparaient des salles solitaires,

retraites de la sagesse, où déjà régnait Edouard Aude. Tout prenait un air de merveille, qu'inspiraient le vent des voyages et l'esprit d'aventure, épars autour du plus charmant des conducteurs de l'amitié.

Il va sans dire que les joueurs de harpes et de lyres, poètes, romanciers, conteurs, métaphysiciens, ceux qui cueillent les sons comme des fruits, ceux qui parlent suivant le nombre, ceux qui colportent les beaux récits, ceux qui pénètrent le divin, tous, entrèrent en communication avec leurs Muses respectives, et mirent, par écrit, les paroles qu'elles murmurent en secret, quelquefois, aux âmes passionnées qui les tourmentent.

Il y eut des œuvres. Nous laissons à d'autres le soin de juger si elles furent honorables.....

Alors, Laurent-Vibert évoqua « *Routiers, pèlerins et corsaires* » et relata ses souvenirs de voyage : « *Ce que j'ai vu en Orient* » ; Georges Rémond dessina palais, villes barbares, campements, chasses d'Abyssinie, au pays de « *l'Abbaï noir* » ; Noël Vesper proposa des problèmes politiques et religieux ; il plaça ainsi les « *Protestants devant la Patrie* » et, un peu plus tard, « *devant l'Eglise* ». Henri Bosco inventa « *Pierre Lampédouze* » ; le P. Poidebard, Gilbert de Voisins, Roger Desvignes parlèrent de la Perse, de la Chine, et même de l'Atlantide. « *Les Terrasses de Lourmarin* », opuscules légers, pamphlets, essais, rêveries, virent le jour..... Et il nous reste aussi, de ce temps-là, deux comédies : « *Point de lendemain* » et « *l'Agâ malgré lui* » (1).....

D'autres œuvres se préparaient..... d'autres desseins se formaient, toujours plus vastes. Copeau vint, lut les « *Perses* », entra dans l'œuvre commencée avec son génie pathétique...

Certes l'enchanteur possédait de puissants charmes pour

(1) *Comédies* par « Un amateur d'estampes » (R. Laurent-Vibert), jouées en 1923 et 1924, au château de Lourmarin.

attirer ainsi le masque le plus émouvant de la comédie. Et cependant, autour de la haute maison maintenant relevée, dans les terrains, hier encore livrés aux cailloux, aux chardons et aux ronces, le cyprès, le buis, l'iris, la rose, sortaient partout du sol à l'appel des eaux amenées.

Les planètes, qui sont reines du ciel et maîtresses des destinées, surtout en pays pastoral, semblaient épandre, sur ce petit Parnasse provençal, des influences heureuses.

Mais sans doute lisait-on mal dans les astres, car au beau milieu de ces fêtes du pur esprit, on apprit un jour que l'enchanteur était mourant. Un accident banal, et le voilà qui agonise.

Il mourut le 27 Avril 1925, à l'aube.

La Grande Maison fut fermée. Tout se tut.

Il ne restait à ceux de l'Amitié que le soin douloureux d'élever une tombe :

Optimæ non impar Amicitia pia.

L'éloge de ce mort fut prononcé par deux chœurs différents (1).

Mais l'Ombre n'était pas avide de louanges verbales. Car, sans doute, au delà du fleuve, tournant ses yeux vers les vivants, cherchait-elle, avant tout, parmi les anciens compagnons de l'Amitié, ceux qui, là-haut, dans la lumière, pouvaient encore percevoir ses appels, ses vœux et qui, réconfortés par cet esprit impatient du poids de la terre, sauraient, un jour, rouvrir les belles portes en chêne dur de la haute maison provençale.

L'enchanteur disparu voulait y revoir les cortèges du chant multiple qu'il y avait, lui, récemment encore, animés de son souffle, pendant ces brèves et pathétiques fins de vacances que

(1) Il fut publié, à cette occasion, deux *Tombeaux de Laurent-Vibert*, Lyon, Audin, 1925.

sont les derniers jours d'une vie consacrée aux dieux et placée déjà cependant dans l'ombre de la mort.

Noctes vigilabat ad ipsum mane

Il fut entendu.

Les meilleurs se groupèrent autour de Georges Rémond qui avait été le compagnon de voyage, l'ami de R. Laurent-Vibert. Le tombeau des grands morts ressemble toujours plus ou moins au tombeau d'Alexandre. Il fallut lutter. De tous côtés se levaient des obstacles. Cinq ans de combats patients, de manœuvres habiles, permirent cependant de les abattre. L'œuvre fut maintenue, immobile sans doute, et tout d'abord presque chancelante, mais peu à peu, la vie y remonta. La maison se peupla d'objets d'art et accueillit des milliers de livres, derniers apports d'un magnifique héritage. Léguée à l'Académie d'Aix, mais administrée par des amis que Laurent-Vibert avait désignés, habitée, restaurée, agrandie par eux, elle accueillit une Fondation destinée à rassembler encore poètes, musiciens, architectes, sculpteurs, peintres. Les portes s'entr'ouvrirent, puis s'ouvrirent toutes grandes.

Un second âge commençait. Georges Rémond avait dignement répondu à l'appel de son ami mort.

Depuis lors, grâce à lui, qui a su retenir les anciens compagnons et en susciter de nouveaux, on a revu dans Lourmarin, sous le myrte, le pampre ou le laurier, les pompes et les liturgies anciennes.

Les plaisirs des vivants, loin de la courroucer, consolent sans doute, là-bas, la plus tendre et la plus familière des Ombres.

Pour les noces de Jean Grenier, philosophe, pour le couronnement de Pierre Girieud, peintre, pour un froid solstice d'hiver, à la Noël, pour une belle fin d'Automne, enfin pour la « Fête

du feu », en l'honneur de Mistral et de Virgile, de 1927 à 1930, chaque année, des foules dominées par le culte de l'Amitié, le goût des fêtes et l'esprit de musique, ont peuplé les vieilles terrasses, envahi la maison, fait trembler les grands murs de leurs cris, de leurs pas, de leurs chansons et de leurs danses, cependant que des voix d'enfants, pures comme l'argent, chantaient Ronsard et l'honneur de la rose, que des voix d'hommes réveillaient l'écho des antiques Noël's, ou mêlaient, sous guirlandes et girandoles, l'éloge de Dionysos aux louanges de l'Hyménée, et qu'entre deux strophes des *Iles d'Or* ou des *Olivades*, alternant leurs verbes de bronze, Léon Daudet, Charles Maurras, célébraient Mantoue et Maillane, les « Georgiques » d'Italie et la « Mireille » de Provence.

Là on vit Alice Ravaud, Fernand Mazade, Joseph d'Arbaud, Xavier de Magallon, Georges Grappe, Chabaneix, Pize, Tustes, Mario Meunier, Gayet, Sant'Andrea, Pacon, Vesper, Bosco, Grenier, Paulhan, François Poncet, Royer, Lucien Romier, Girieud, Lombard, Dufrenoy, Mouktar, Contesse Poisson, Guenot, Riou, André de Richaud, Aude, Julien Durand, Dezarrois, Lucien Moreau, Eugène Lautier, de Castro, Bagarry, Beppi Martin, Brabo, Mazet, Pierre Deval, Jean Deval, Gillouin, Sigrist, Marcel Nadaud, Varille, Jules Michel, Jacques Raynaud, et cent autres encore, au cours de ces trois ans de vie, où le génie familial de la maison a reçu de nouvelles offrandes.

Mais les jeux et les liturgies appoliniennes n'accaparèrent pas toutes les ardeurs. Les peintres, les sculpteurs, les architectes, dans la demeure, chaque jour mieux restaurée, réunirent en deux expositions, toiles et bronzes. Dufrenoy, Girieud, Vesper, Riou, Mouktar furent les inspirateurs de ces fêtes silencieuses. Elles virent un grand nombre de fidèles et ne furent pas sans bonheur.

Cependant les « Terrasses de Lourmarin » remontaient au

jour et s'inspirant de trois symboles, le Phénix qui renaît de ses cendres, Rome et l'Amour, publiaient de nouvelles œuvres.

Et c'est pour Lourmarin que Riou commençait à couvrir un immense plafond de fantaisies larges, vivantes et colorées.

Sous le même signe, Vesper publiait « *Perspectives* », « *Figures de la Voie sacrée* », recueil de critiques ardentes, vers de passion, de mélancolie, de force. André de Richaud évoquait familièrement dans une langue savoureuse la « *Création du Monde* » qui est un grand et beau poème, puis donnait ce roman de « *La Douleur* » où d'aucuns ont vu un chef-d'œuvre. Jean Grenier avec les « *Iles Kerguelen* » et « *Cum apparuerit* » apportait à ce chœur de Provençaux ses inquiétudes et ses tristesses armoricaines. Henri Bosco donnait vers et proses, « *Les Eglogues de la mer* », « *Devant un mur de pierre* », « *Irénée* », « *Le Quartier de Sagesse* », « *Petits poèmes de Provence* », « *Un coin de mystère chez Mistral* ». Mathieu Varille célébrait « *Santons de soleil* », et « *Fontaines provençales* ». Enfin Georges Rémond, dans « *E cinere phoenix* », éclairait les origines, l'histoire et le sens de l'œuvre que Laurent-Vibert a créée, hommage éloquent et viril aux Mânes de l'ami tombé.

La Fondation accueillait ses premiers pensionnaires. De grands travaux avançaient la restauration encore inachevée, et l'on préparait de beaux lits à de nouvelles eaux, car en ce pays, sans les eaux, tout s'en va en poussière, tandis que, par elles, montent vite du sol les plus belles verdure du monde.

Enfin, autour de la maison, et sur l'inspiration d'Armand Megglé, se créa un groupe d'Amis. Car si Laurent-Vibert légua le château, les meubles, les livres, le capital laissé par lui, après le passage du fisc et l'application des lois de succession, quoique important, ne pouvait suffire qu'incomplètement à l'entretien d'une vaste demeure où l'on compte plus de cinquante salles, aux progrès d'une restauration encore inachevée et à la mise

en œuvre d'une pensée, qui avait conçu Lourmarin comme une citadelle du Génie méditerranéen, suprême rendez-vous de tous ceux qui honorent Hellas, Rome, la France, et qui les veulent éternelles.

Les Amis de Lourmarin qui sont une centaine, ont répondu à cet appel en faveur d'un esprit qui, pour vivre, a besoin, lui aussi d'un support de matière. Esprit qui a fait la Cité, esprit qui aime les disciplines de la raison, esprit qui s'impose des formes, esprit volontaire, esprit clair, humain, esprit enfin qui sait exploiter sa passion pour créer la beauté, mais une beauté souveraine de son être, et où rien, même le tragique, ne brise ces lignes parfaites où s'inscrit toute âme digne d'être une âme.

Telle est l'œuvre accomplie jusqu'à ce jour.

On prévoit des fêtes. Copeau a promis de venir sur les Grandes Terrasses, et sans doute, par une belle nuit de septembre, verrons-nous des Ombres émouvantes passer sur les murs du château.

Alice Ravaud y élèvera un jour les plaintes d'Orphée. Nous l'espérons. C'est pour elle, en effet, que notre Girieud (car il est notre par la naissance, par le génie, et par le cœur) a peint les grands décors devant lesquels, à l'Opéra, doit chanter l'Amant d'Eurydice.

Grands noms et beaux espoirs.....

S'ils ont pu être évoqués dans cette maison de l'esprit qui, il y a dix ans, n'était qu'un campement de nomades mystérieux, sans doute le doit-on d'abord à la volonté généreuse d'un homme. Et si d'autres hommes l'ont aidé, l'ont continué et le servent encore, avec cette libre fidélité qui convient aux morts de grande mémoire, c'est que les bâtisseurs des villes d'Amitié (et il fut l'un des plus insignes) ne construisent pas toujours sur le sable.

HENRI BOSCO.



APPENDICE

I — LA FONDATION ROBERT LAURENT-VIBERT.

R. Laurent-Vibert a acheté le château de Lourmarin en 1920.
Il est mort le 27 avril 1925.

Dans son testament, il lègue à l'*Académie des Sciences, Lettres, Arts et Agriculture d'Aix-en-Provence* :

- 1° — le *Château de Lourmarin* et les terres adjacentes.
- 2° — sa *Villa*, 15, Boulevard des Belges à Lyon, ainsi que tous les livres, tous les meubles et tous les objets d'art s'y trouvant ; à charge de constituer une *Fondation* composée de dix héritiers désignés par lui, les membres de cette *Fondation* devant avoir l'usufruit complet du château, c'est-à-dire le droit d'y habiter et d'y travailler librement, toutes les collections étant à leur entière disposition.

Mais la *Fondation*, à son tour, reçoit une double mission :

1° — achever la restauration, accroître, développer de toutes façons, l'œuvre commencée, en s'inspirant de cet idéal grec, latin, français, qui avait toujours guidé son fondateur ;

2° — prendre à charge, et selon ses disponibilités financières, un ou plusieurs pensionnaires (écrivains ou artistes), pendant un laps de temps à déterminer.

Pour R. Laurent-Vibert, Lourmarin devait être, en Provence, ce qu'est, en plus grand, la Villa Médicis, à Rome. Toutefois, à ce Collège des Arts, dans son esprit, se superposait d'abord un idéal de culture humaine : Lourmarin, point de concentration, place forte de la pensée classique, telle qu'elle est issue de la Grèce, de Rome, de l'Italie, de la Provence et de la France, dans leurs plus beaux siècles.

Mais (et c'est là l'idée féconde) pour que cet idéal pût aboutir, Lourmarin devait être, avant tout, un lieu de vie, et non point seulement un prétexte à colloques littéraires, philosophiques, esthétiques. De là cette tradition des plaisirs, ce goût des fêtes, que Laurent Vibert instaura et qu'on a repris après lui.

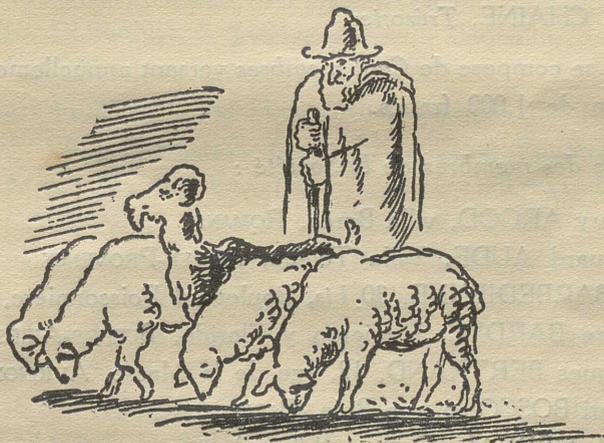
A sa mort, Lourmarin était inachevé. Les principaux travaux, les grandes lignes de l'ébauche (ce qui sauve, consolide et oriente) étaient au point. Mais il restait cependant encore fort à faire. Dans la villa du Boulevard des Belges, à Lyon, il y avait tout un legs de meubles, livres et objets d'art en souffrance.

L'organisation de Lourmarin fut confiée par M. Prella, exécuteur testamentaire de Robert Laurent-Vibert, à MM. Georges Rémond et Henri Bosco. En trois mois, tout fut mis en place. Trente six tonnes d'objets divers furent transportées de Lyon en Provence. Il fallut démeubler le château pour le remeubler, aussitôt après, en combinant les éléments anciens et les nouveaux. Environ 18.000 volumes furent mis en place. Un inventaire extrêmement détaillé de toute la maison fut établi.

Pendant ce temps, M. Henri Pacon poursuivait les restaurations indispensables.

Cette Fondation, reconnue d'utilité publique, fut organisée sous la présidence du Président de l'Académie d'Aix (renouvelé tous les deux ans). Elle élit, pour cinq ans, un administrateur, qui est présentement M. Georges Rémond.

Rendons ici hommage au dévouement de MM. le Comte de Mougins de Roquefort, Jourdan et A. Revol qui l'ont présidée jusqu'ici.



II — SOCIÉTÉ DES AMIS DE LOURMARIN.

Cette Société créée, ainsi que nous l'avons dit précédemment, sur l'initiative de M. Armand Megglé, pour aider la fondation à continuer et terminer la restauration du château, à accroître le nombre des pensionnaires, à honorer et à maintenir, selon le vœu du fondateur et de ses amis, le culte des traditions greco-latines, françaises et provençales, s'est constituée en 1930.

Elle est administrée par un bureau composé de :

MM. JOURDAN (Ancien Président de l'Académie d'Aix, ancien bâtonnier, ancien Président de la Fondation),
Président ;

Armand MEGGLE, *Vice-Président ;*

Noël VESPER, *Secrétaire ;*

A. CHAINE, *Trésorier.*

Elle se compose de *Cent membres* versant annuellement une cotisation de 1.000 francs.

Liste des membres de la Société :

Henry ARGOD, villa Boréa, ROMANS.

Edouard AUDE, Villa Télène, AIX-EN-PROVENCE.

F. BARBEDIENNE, 30 bis, Boulevard Poissonnière, PARIS.

Pierre BARDIN, Sarmiento y Florida, BUENOS-AIRES.

Jacques BERTRAND, 12, rue de la Masse, AVIGNON.

Henri BOSCO, 6, rue Bréa, PARIS.

Michel BREAL, CHIENGRAI (Siam).

Emile BRUN, chemin de Plein-Vallon, CALUIRE (Rhône).

Charles CABAUD, 6, rue Franklin, LYON.

André CHAINE, 28, Bd de la République, AIX-EN-PROVENCE.

Marcel CHAMARAUD, pharmacien, rue de Vaise, LYON.

Docteur Marcel CHAUMIER, 3, rue Gaspard André, LYON.

- Eugène CHEVALIER, 81, avenue d'Italie, PARIS.
Etienne CLEMENTEL, 99, boul. de la Reine, VERSAILLES.
Baron de COLLONGUE, CADENET (Vaucluse).
DE LA CONDAMINE, 4, rue d'Argenson, PARIS.
François COTY, 24-26, avenue Raphaël, PARIS.
Félix COURTIAL, 80, rue Faventines, VALENCE (Drôme).
G. DECOMBE, 15, rue Emile-Zola, LYON.
Etienne DESCOLLONGES, 93, Boulevard des Belges, LYON.
Louis DESCOLLONGES, 10, cours Morand, LYON.
Gustave DEVAL, 45, avenue Maréchal Foch, LYON.
Pierre DEVAL, ORVES-LA-VALETTE (Var).
L. DIGONNET, 160, avenue du Prado, MARSEILLE.
Madame DOUCE, 54, avenue Secrétan, PARIS.
Maurice DUGUEYT, 39, rue Copernic, PARIS.
DUPERREY, 19, rue de Paradis, PARIS.
Julien DURAND, 7, avenue Constant Coquelin, PARIS.
J. FENESTRIER, Industriel, ROMANS.
Roger FERET, 9, Bd Henry Ruel, FONTENAY-SOUS-BOIS.
A. P. FILS, Architecte, B. P. 987 LE CAIRE (Egypte).
FLACHAIRE de ROUSTAN, 2, place Gailleton, LYON.
E. GAUDIN, 55, place de la République, LYON.
Docteur GAURAUD, 27, rue Breteuil, MARSEILLE.
Pierre GILLY, 8, rue du Lycabette, ATHÈNES.
GUICHARD Brindeyne, 8, place de l'Hôtel-de-Ville,
SAINT-ETIENNE.
Marie GUICHARD, Chemin de Solaure, SAINT-ETIENNE.
HAHMOND MOUKTAR, 25, rue Rennequin, PARIS.
Marcel HAURAT, 52, rue du Général-Foy, PARIS.
JEAN-PIERRE, 34, rue Porte-Jaune, SAINT-CLOUD.
Paul JOUGLARD, 78, boulevard Saint-Michel, PARIS.
Xavier LATTY, 82, rue de la Victoire, PARIS.
Léon LIPSCHUTZ, 74, rue Saint-Lazare, PARIS.

Armand MEGGLE, 4, rue Bayard, PARIS.
Madame MEGGLE, 4, rue Bayard, PARIS.
Simone MEGGLE, 4, rue Bayard, PARIS.
Henri MEGGLE, 4, rue Bayard, PARIS.
Madame MEYER, 50, rue des Patriotes, BRUXELLES.
Guy de MORANGIES, 6, place Badvuillère, SAINT-ÉTIENNE.
Gustave MOULLOT, imprimeur, av. du Prado, MARSEILLE.
Hugues NEYRAND, 60, quai Tilsitt, LYON.
OZIOL de PIGNOL, 26, avenue Casimir, ASNIÈRES.
Henri PACON, 9, rue Falguière, PARIS.
Jean PAPE, 96, rue de Cléry, PARIS.
H. PERVILHAC, 99, Boulevard des Belges, LYON.
Pierre-Antoine POIZAT, 1, rue Marietton, LYON.
POLVERELLI, 75, rue de la Tour, PARIS.
Roger PONTET, 64, rue de Courcelles, PARIS.
Alphonse PRELLE, 33, rue Malesherbes, LYON.
Madame A. REMOND, 15, rue Févret, DIJON.
G. REMOND, 40, rue Denfert-Rochereau, PARIS.
J. B. ROCCA, 550, rue de Paradis, MARSEILLE.
Charles SAINT-OLIVE, 183, avenue de Suffren, PARIS.
Docteur de SAINT-RAPT, 340, avenue Jean-Jaurès, LYON.
SANCHOLLE-HENRAUX, 25, rue Jasmin, PARIS.
Sénateur Louis SERRE, PARIS.
Charles SIMON, LES MILLES (Bouches-du-Rhône).
Jean VARILLE, 1, Quai de Retz, LYON.
Mathieu VARILLE, 1, Quai de Retz, LYON.
Max VETTER, 20, rue d'Ypres, LYON.
Docteur Charles VINCENTI, 6, rue de la Masse, AVIGNON.

Les sommes versées par la *Société des Amis de Lourmarin* sont intégralement employées à aider la Fondation dans l'accomplissement de sa mission.

Les Sociétaires reçoivent :

1° — *Une carte* leur donnant le droit :

A — d'entrer au château gratuitement et d'y venir travailler ;

B — de participer, à titre d'invité, eux et leur famille, à toutes manifestations littéraires, musicales, artistiques, etc., organisées par la Fondation ;

2° — *Un album* de douze grandes lithographies, à tirage strictement limité, et gravées par l'un des artistes de Lourmarin,

3° — *Un volume* (de vers ou de prose), illustré par un des artistes susdits, et tiré, sous la rubrique « *Cahiers de la Collette* », dans les mêmes conditions que l'album ;

4° — la collection en cours des *Terrasses de Lourmarin*.

Pour l'année 1930-31, les Sociétaires ont reçu :

Lourmarin (douze lithographies par Pierre Girieud) ;

Le Moretum de Virgile, traduit par Mario Meunier et illustré par Lombard ;

Les Terrasses de Lourmarin, Série *Roma-Amor*, 9 opuscules.

A paraître en 1931-32 :

Venise : douze lithographies de Dufrenoy, accompagnées d'un texte de G. Rémond.

Inscriptions votives, par Henri Bosco.

Un recueil de photographies de Lourmarin, tiré par la Librairie de France, sur velin d'Arches.

Les Terrasses de Lourmarin, Série : *Tu Duca*.

ACTIVITÉ LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE
DE LA FONDATION DE LOURMARIN

Les œuvres ci-dessous ont été publiées soit à Lourmarin, et par ses soins, soit sous son inspiration, de 1921 à 1931.

LITTÉRATURE — PHILOSOPHIE — VOYAGES, etc.....

I — Collection des « Terrasses de Lourmarin ».

Première série (épuisée), 9 volumes

Noël Vesper, *l'Inquiétude démocratique*.

R. Laurent-Vibert, *le Sophisme de la Compétence*.

Noël Vesper, *l'Intempérance théologique*.

R. Laurent-Vibert, *le Sophisme parlementaire*.

Noël Vesper, *La Barque des Saintes*.

Paul Bourdin, *l'Eloge de Carpentras*.

Noël Vesper, *l'Impasse métaphysique*.

Auguste Cavalier, *Réflexions sur la Presse*.

Henri Bosco et Noël Vesper, *les Poètes* (Poèmes).

N. B. — Série publiée de 1921 à 1925, c'est-à-dire de l'arrivée de R. Laurent-Vibert à Lourmarin, à sa mort. Sauf *Les Poètes* » édité aussitôt après.

Les autres séries sont postérieures à la mort de R. Laurent-Vibert.

Deuxième série (épuisée) 6 volumes

PHENIX

Georges Remond, *E Cinère Phœnix*.

Henri Bosco, *Les Eglogues de la Mer* (Poèmes).

Noël Vesper, *Mare Nostrum*.
Steph. Gayet, *Philémon*.
Jean Gauraud, *Li-Taï-Po*.
Maurice Chevrier, *Propos* (poèmes).

Troisième série, 9 volumes

ROMA-AMOR

Noël Vesper, *Pour Virgile*.
Henri Sebert, *Héro et Léandre* (traduction).
Marcel Ormoy, *Mon plus tendre climat* (Poèmes).
Jean Grenier, *Cum apparuerit.....*
Noël Vesper, *La Psychologie de l'Absolu*.
A. Goulinat, *Printemps*.
A. Tustes, *Suite aux Sirenéennes* (poèmes).
P. Hassan, *Les Méandres de l'Amour*.
Henri Bosco, *Devant le mur de pierre*.

Quatrième série (en préparation)

Tu Duca (6 volumes).

Hors série

Georges Remond, *E Cinere Phœnix* (réédition).
Henri Bosco, *Noëls et chansons de Lourmarin* (avec musique).

et *Inscriptions votives*.

X..... *Quarante vérités et autres*.
Mathieu Varille, *Fontaines de Provence*.

II — EDITIONS GEORGES CRÈS (sous le patronage de R. Laurent-Vibert, et de son vivant).

A. RÉCITS ET VOYAGES

R. LAURENT-VIBERT, *Routiers, Pèlerins et Corsaires.*
Ce que j'ai vu en Orient.

Georges Remond, *l'Abbaï Noir.*

Roger Desvignes, *l'Atlantide.*

R. P. Poidebard, *Sur les routes de Perse.*

Gilbert de Voisins, *Ecrit en Chine.*

B. ROMAN

Henri Bosco, *Pierre Lampédouze.*

C. PHILOSOPHIE

Noël Vesper, *Les Protestants devant la Patrie.*
Les Protestants devant l'Eglise.

III — EDITIONS DIVERSES (après la mort de R. Laurent-Vibert).

Noël Vesper, *Perspective* (1 volume de critiques).

Figures de la Voie sacrée, poèmes (Librairie de France).

Henri Bosco, *Pierre Lampédouze* (réédition), à la *Nouvelle revue française.*

Irénée, roman, N. R. F.

Le Quartier de Sagesse, roman, N. R. F.

Petits poèmes de Provence (COMMERCE).

Jean Grenier, *Etudes sur l'Inde* (à la N. R. F.)

Les Iles Kerguelen, N. R. F.

André de Richaud, *La Création du monde*, poème, chez Grasset.

La Douleur, roman, Grasset.

Mathieu Varille, *Santons de soleil*, chez Marius Audin.

Armand Megglé, *Les Terres Françaises*, Société Française d'Éditions.

ART

I — Expositions

1°) *A Lourmarin* : deux expositions ont eu lieu, en 1929 et 1930, avec le concours des artistes : P. Girieud, Dufrenoy, Lombard, Vesper, Riou, Guenot, Poisson, Contesse, Mouktar, de Marliave, etc...

2°) *A Paris* Mouktar, Exposition de sculptures, chez Bernheim (1930).

P. Girieud, Exposition, au pavillon de l'Orangerie, des grandes peintures décoratives pour l'Université de Poitiers.

De Castro, Exposition de peinture chez Bernheim.

Riou, Décorations du pavillon de l'Algérie, (Exposition Coloniale).

De Marliave, Décorations du pavillon de l'Indo-Chine (à l'Exposition Coloniale).

FETES

Du vivant de R. Laurent-Vibert, ont été jouées, en 1923-24, au château de Lourmarin, trois comédies : *Point de lendemain*, *l'Aga malgré lui*, *Fantaisie Chinoise*.

La Fondation a tenu à reprendre cette tradition de divertissements.

Après deux fêtes intimes, l'une pour les noces de Jean Grenier, l'autre pour un couronnement symbolique de Pierre Girieud (tous deux amis de Lourmarin), a eu lieu, en 1928, au château, une grande réunion, à laquelle ont participé plus de cent invités, pour la nuit de Noël.

Après une messe célébrée, à minuit, dans l'église du village, et accompagnée de chants composés pour la circonstance, le château, entièrement illuminé et embrasé de flammes de bengale, a accueilli les invités. Un repas de réveillon, des chœurs, des Noëls, une crèche, et pour finir des danses, tel fut le cours des réjouissances qui durèrent jusqu'au jour.

En 1929, une fête d'automne fut célébrée, de nuit encore, sur les terrasses.

Enfin, le 10 septembre 1930, à l'occasion du deuxième millénaire de la naissance de Virgile et pour le centenaire de la naissance de Mistral, Léon Daudet, parla sur les mêmes terrasses, devant un public de plus de 700 personnes, cependant que Charles Maurras déclamait des vers de *Mireille* ou des *Iles d'Or*. Le soir, un grand banquet réunit une immense foule. On évoqua les Muses latines et provençales. Il y eût ensuite des chœurs, des farandoles. La fête fut organisée, sous le patronage de la *Fondation*, par la *Société des Amis de Lourmarin*.

PENSIONNAIRES

La Fondation *R. Laurent-Vibert-Lourmarin*, a choisi comme pensionnaires, pour les années 1929-30-31 :

MM. Louis Riou, peintre ;
André de Richaud, homme de lettres ;

Jean Grenier, homme de lettres ;

Jacques Guiran, peintre ;

Guillemin, homme de lettres ;

J. Igirosianu, homme de lettres.

TRAVAUX

Travaux exécutés en 1930-1931 avec les ressources de la fondation et l'appoint des fonds réunis par la *Société des Amis de Lourmarin*.

1° — Acquisition d'un pré et d'une source, creusement de deux puits, adduction d'eau, édification d'un bassin monumental avec fontaine (masque de pierre offert par le sculpteur Pierre Poisson).

2° — Carrelage de la salle de musique, des archives, d'une grande chambre.

3° — Réfection d'une maison pour les pensionnaires, sur la Collette (propriété de la Fondation).

4° — Trois bassins ou fontaines.

Les travaux ont été dirigés par M. Henri Pacon, architecte de la Fondation.

RENSEIGNEMENTS DIVERS

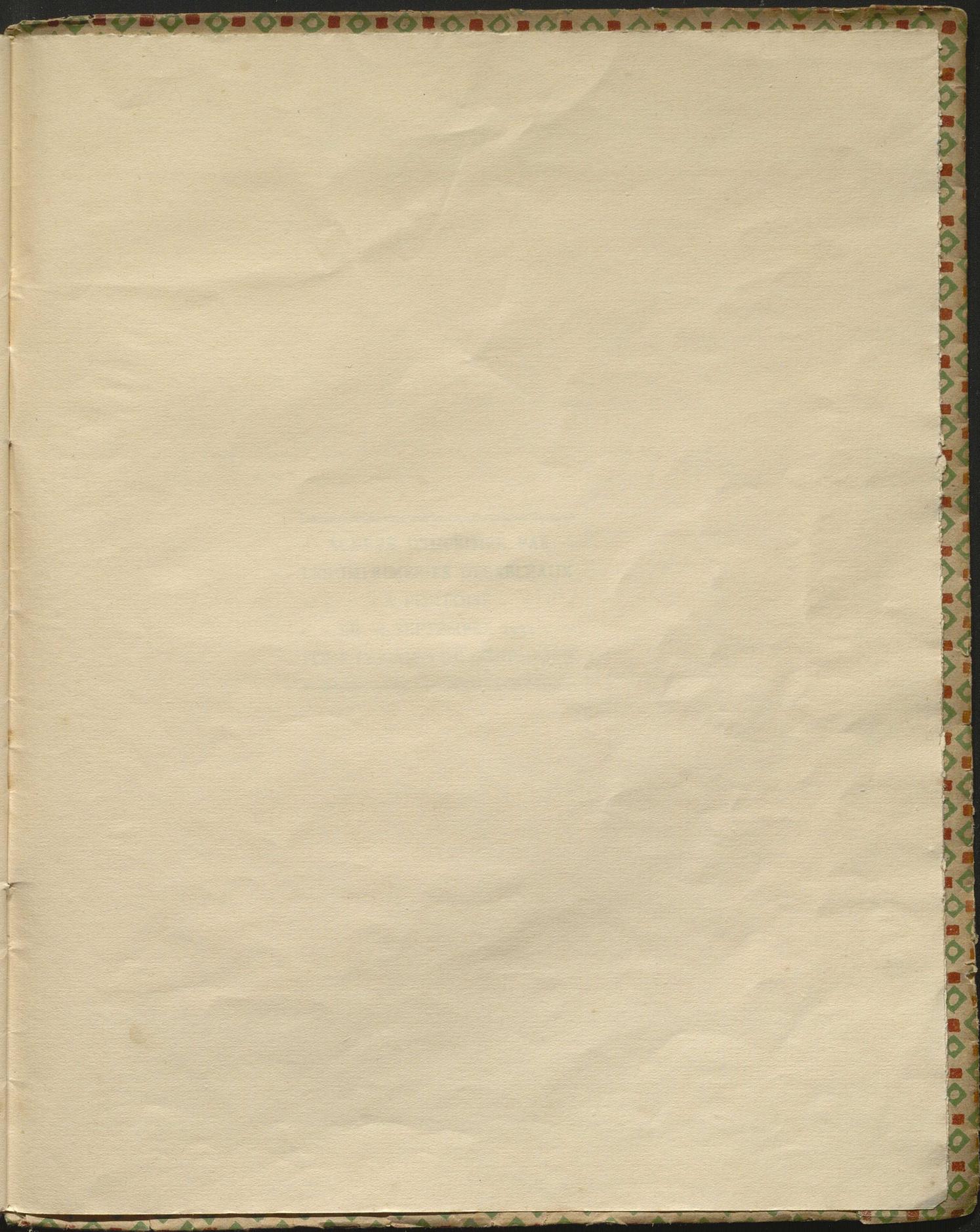
1° — Editions des *Terrasses de Lourmarin*. Pour tous renseignements s'adresser à Monsieur Noël Vesper, Lourmarin-de-Provence (Vaucluse) ;

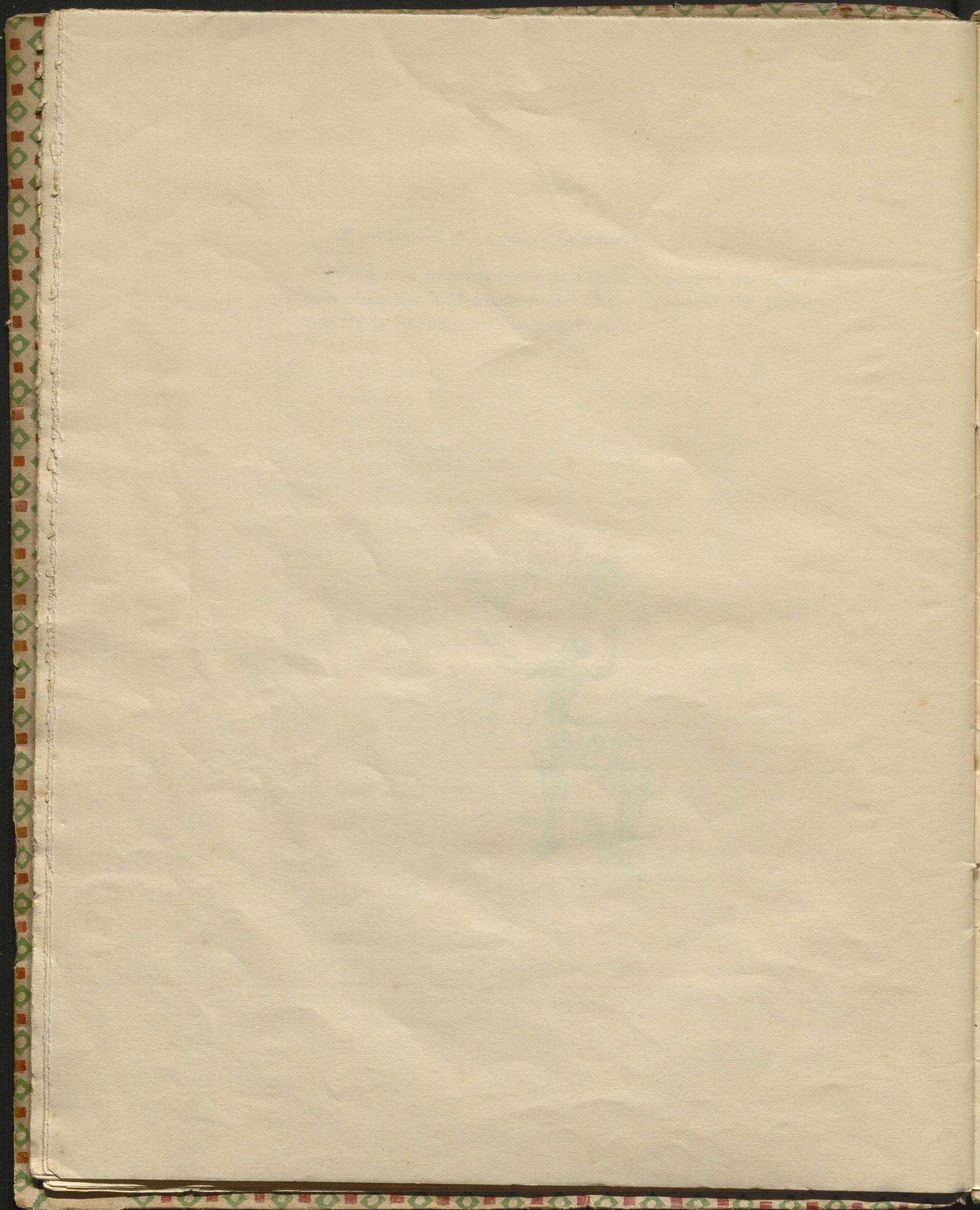
2° — *Société des Amis de Lourmarin.*

Pour tous renseignements et pour le versement des cotisations s'adresser à Monsieur André Chainé, Trésorier, 28, Boulevard de la République, à Aix-en-Provence.

H. B.







- ACHEVÉ D'IMPRIMER PAR -
LES IMPRIMERIES DESABLEAUX
- - - - A PONTOISE - - - -
- - LE 25 SEPTEMBRE 1931 - -
POUR LES AMIS DE LOURMARIN

ACHÈVE D'IMPRIMER PAR -
LES IMPRIMERIES DESABLEAUX
- - - A PONTAISE - - -
- - - LE 25 SEPTEMBRE 1877 - - -
POUR LES AMIS DE FOUMAY

